

fin de la carrière du soleil; & que vous me le faites cruellement éprouver!



L E T T R E L X X V I I I .

*A X I O C H U S A A L C I B I A D E .*

**L** y a déjà plus d'un mois que, sur la perfide parole que vous m'aviez donné de me céder Diotime, je l'ai attaquée. Loin, cependant, que je voie encore à une entreprise que vous me peigniez si facile, aucune apparence de succès, chaque jour ne m'offre que de quoi me faire repentir de l'avoir tentée. Si Diotime n'avoit pour vous qu'un goût aussi léger que vous me l'avez dit; & que, vous-même ne tinssiez pas plus à elle, que vous paroissez croire qu'elle ne tient à vous, seroit-il naturel, ou que vous ne me l'eussiez pas déjà sacrifiée, ou qu'elle s'obstinât à conserver un sentiment, trop léger de sa part pour lutter long-tems contre la certitude d'être si malrécompensé? Mais, est-il bien vrai que votre intention soit de la traiter aussi légèrement que vous me l'avez promis; & quand, en effet, ç'auroit été

votre dessein, auriez-vous pu y rester fidele avec une femme qui vous offre à la fois tant de charmes & de passions? Ce n'est pas que je croie, ni que vous l'aimiez véritablement, ni même que, le voulussiez-vous, cela vous fût possible: mais elle est belle; vous êtes ardent, impétueux; & quelquefois les mouvemens de votre cœur ressemblent si bien à l'amour, qu'il ne seroit pas bien étonnant que, même avec moins d'intérêt de s'y tromper, Diotime s'y méprît encore. Quoi qu'il en soit (car, comment percer un mystère, peut-être, fort obscur pour vous-même?) vous auriez bien dû me sauver l'humiliation de soupiner pour elle si infructueusement. Quelque vive que fût l'impression qu'elle faisoit sur moi; c'étoit sans un chagrin que je ne pouvois pas supporter, que je la voyois dans vos bras; mais mon amour pour elle, accru par l'espoir dont vous l'aviez flatté, m'en fait, & depuis assez long tems, le plus cruel des supplices. Persuadé, d'ailleurs, de toute la supériorité que vous avez sur moi, je me serois bien gardé d'en aller de moi-même, chercher une preuve de plus, en tentant de vous enlever une conquête. Mes sentimens pour Dioti-

me n'étoient encore, quand je vous le confiai, qu'une fantaisie qui, selon toute apparence, avec le soin que je prenois de la décourager, n'auroit pas existé long-tems, si vous ne l'eussiez pas nourrie de tout ce qui pouvoit la fortifier dans mon ame, & l'en rendre, enfin, le tyran. Si vous ne m'avez embarqué dans cette affaire que pour vous donner le plaisir de m'y voir échouer, & fournir à votre vanité un triomphe de plus, je vous jure que je ne vous le pardonnerai jamais. Croyez-vous, en effet, que je puisse ignorer à quel point vous sçavez séduire; que vous parvenez à vous attacher les femmes, par ceux-mêmes de vos défauts qui devoient les révolter le plus; que votre légèreté qu'aucune n'arrête, & que toutes, pourtant, se flattent d'arrêter, n'est pour elles qu'une raison de plus de chercher à vous inspirer de l'amour, ou de tenir avec plus d'acharnement aux sentimens que vous leur faites naître que nul homme n'a aussi bien connu que vous, l'art d'échauffer leur imagination, ou de troubler leur cœur; que celles qui, avant vous, ont aimé, croient, quand vous daignez les enchaîner, aimer pour la première fois; & que celles

que vous avez touchées le premier, cherchent en vain dans un engagement nouveau, à perdre le souvenir de votre inconstance; qu'enfin ce volage Alcibiade qui, pour ainsi dire, n'a fait que passer devant leurs yeux, laisse dans leur cœur des traces que rien ne peut effacer? Y a-t-il dans Athenes quelqu'un qui doive être plus convaincu que moi de ces grandes vérités? Deux fois, pour mon malheur, il vous a plu de devenir mon rival: la première, votre seule présence, quelques propos qui, même sembloient n'avoir pas d'intention directe, suffirent pour me priver d'un bonheur auquel je touchois, & qui me coûtoit trois mois de peines & de soins: vous triomphâtes, enfin, avant même que vous parussiez le désirer, & que l'on pût se dire que vous en seriez flatté. La seconde, vous sçûtes avec la même facilité, m'enlever le cœur d'Hégéside. Il étoit contre vos maximes d'attaquer les femmes dont vous ne fussiez pas le premier vainqueur; & j'eus encore des grâces à vous rendre de ce que vous vouliez bien me faire en quelque façon, l'honneur de me succéder. Quand cesserez-vous donc de me poursuivre? Encore une fois,

vous devez vous rappeler que, quelqu'aimable que me parût Diotime, je n'avois sur elle aucune prétention. Vous m'avez flatté que je lui plairois: délivrez-moi donc, du moins, du plus grand obstacle que je puisse trouver auprès d'elle. Ne retardez plus mon bonheur par cette alternative d'indifférence & de tendresse qui, en tourmentant son cœur, vous l'attache de plus en plus. Vous m'avez rendu sa possession aussi nécessaire que vous m'assurez qu'elle vous l'est peu: déterminez-vous donc, je vous en conjure. Rendez-la heureuse, si vous le pouvez; ou, en lui portant les derniers coups, ne lui laissez pour toute ressource que les vœux, les soins, & la tendresse d'Axiochus.



## L E T T R E L X X I X.

*ALCIBIADE A AXIOCHUS.*

**A** mon entrée dans le monde, je croyois (& vous devriez, vous, l'ignorer moins que personne) qu'il n'y alloit pas moins de mon bonheur à quitter toutes les femmes, qu'à les soumet-

tre; & que c'étoit même peu que le premier; si je ne leur rendois pas mon inconstance aussi mortifiante qu'elle leur étoit le plus communément douloureuse. Depuis quelque tems, plus éclairé sur mes véritables intérêts, je ménage leur amour propre, autant qu'autrefois je me plaisois à le blesser. Quoique, peut-être, je ne fasse pas intérieurement autant de cas de leur suffrage que je le leur dis, je n'en ignore pas davantage jusques à quel point elles peuvent aujourd'hui influer sur notre réputation; tout le crédit que leur donnent la mollesse & la corruption de nos mœurs, la futilité de nos idées, le faux de nos airs; & combien, tant que, pour se faire un nom, le manège sera plus nécessaire que le mérite, il sera important de ne les pas avoir contre soi. On ne leur doit jamais, il est vrai, cette renommée qui nous survit, & dont la postérité est seule dispensatrice: mais elles ont l'art d'exagérer nos succès, d'affoiblir nos désavantages, d'éblouir & d'entraîner nos contemporains. Comme, pendant qu'il existe, elles peuvent, ou dégrader le héros, ou lui susciter des traverses qui soustraient sa gloire, ou la rendent douteuse; elles

peuvent aussi, pendant sa vie, faire un grand homme de celui qui, sans elles, seroit resté dans l'obscurité la plus profonde ; ou qui, du moins, n'auroit joui que d'une célébrité aussi médiocre & aussi resserrée que ses talens mêmes. Je ne voudrois donc pas leur devoir toute ma gloire ; mais, peut être, voudrois-je moins encore les voir s'élever contre moi ; & c'est, assurément, ce que je n'aurois pas évité, si j'eusse continué de les ménager aussi peu que je le faisois autrefois. Persuadé avec raison que l'on afflige le cœur beaucoup plus impunément qu'on ne mortifie la vanité, loin aujourd'hui de quitter celles qui ne me touchent plus, je m'en borne à tourmenter leur ame de tant de façons, & sçais leur faire du mouvement qui les porte vers moi, quel qu'il puisse être, un supplice si cruel & si continu, que quelque patience que puisse leur inspirer, ou l'amour, ou l'orgueil de m'avoir conquis, & plus encore, le desir de me fixer, je les force enfin à l'inconstance. Par-là, tout coupable que je suis de la leur, je les mets avec moi dans un tort apparent qui ne leur permet plus les plaintes ; & en leur laissant la consolation de me quitter les premières

mieres, leur sauve le seul affront qu'elles ne nous pardonnent jamais. Il ne se peut point, à la vérité, qu'elles ne se disent pas qu'elles avoient cessé de me plaire ; mais, enfin, elles n'ont pas eu l'humiliation de me l'entendre prononcer, & la satisfaction de m'avoir prévenu ; la certitude que d'autres ne seront pas plus heureuses ; le besoin de perdre de vue une aventure désagréable ; un engagement nouveau les remettant bientôt à mon égard dans cet état de tranquillité qui n'admet plus aucune sorte de sentiment. Convaincu aussi que nous ne pouvons être amenés à la simple amitié pour un objet qui nous a inspiré quelque chose de plus, tant que, soit par le regret de l'avoir perdu, ou par quelqu'autre mouvement que ce puisse être, nous nous souvenons de ce qu'il nous a été, j'attends, pour les y conduire, qu'elles m'aient aussi parfaitement oublié que je les ai oubliées moi-même ; & je cherche à les y disposer, avec tant de finesse, qu'elles ne peuvent me soupçonner d'en avoir l'intention. Je garde le plus profond silence sur celles qui (car il s'en trouve encore), aiment mieux qu'on ignore leurs foiblesses, que d'en-

rendre vanter leurs charmes; je n'avoue que celles à qui la réputation est moins chere que la célébrité; & sur-tout, je laisse, par mon silence sur ce qui les intéresse le plus, à celles qui ne possèdent pas les beautés dont elles nous offrent l'apparence, les moyens d'exciter encore la curiosité. Enfin, je fers si bien la vanité des unes, & ménage tant l'amour-propre des autres que, non-seulement je parviens auprès d'elles au but où j'aspire; mais qu'il m'arrive toujours d'en tirer le même parti que dans le tems qu'elles m'aimoient le plus, lorsque le caprice, le désœuvrement, ou l'envie de triompher du nouveau sentiment qu'elles se croient, me font désirer de les trouver encore indulgentes.

Dans l'exposition que, comme à un ami que j'ai toujours laissé lire dans mon ame, je vous fais de ma façon de penser actuelle, vous trouverez la cause de la continuité de ma liaison avec Diotime, & de l'obstacle que j'oppose encore à votre bonheur. Je ne rougis pas, de plus, de vous avouer que je me suis trompé lorsque je ne lui ai cru pour moi qu'une fantaisie que je pourrois aisément décourager. Plus ten-

dre, plus vraie, plus estimable encore, s'il se peut, qu'elle n'est belle, je l'alarme sur mon cœur; mais c'est sans lui faire naître le desir de m'ôter le sien; & soit que ses charmes prennent plus sur moi que je ne le croyois moi-même; ou que la force & la vérité de son sentiment m'imposent, je n'ai pu jusqu'à présent me déterminer à la traiter avec l'offensante légèreté qui en rendant son amour pour moi inexécutable à ses propres yeux, lui feroit bientôt une loi de l'éteindre. Cependant, en lui jurant que je l'aime toujours, je lui fais des infidélités si publiques, & la fais instruire avec tant de soin de tout ce qui peut me nuire auprès d'elle, qu'il ne se peut point qu'enfin je ne la force de me quitter. Daignez donc, mon cher Axiochus, vous prêter, tant aux ménagemens que je lui dois, qu'à ce que ma politique me prescrit; & ne pas douter que je ne me prête moi-même autant que je le puis, à l'impatience que vous avez d'être heureux. D'ailleurs, je ne vous renverrois actuellement qu'un cœur encore trop plein de son objet, & sur qui la vanité n'auroit par conséquent pas assez d'empire pour que vos soins

ne la révoltassent pas plus qu'ils ne le toucheroient. Laissez-moi donc, & pour vous-même, le tems de l'indigner contre sa foiblesse, d'intéresser son orgueil à en triompher, & de me conduire avec elle de façon qu'en lui faisant détester l'amant qui lui aura rendu si peu de justice, elle ne puisse assez haïr l'amour pour refuser les ressources qu'il pourra lui présenter.



## L E T T R E L X X X.

## L E M Ê M E A U M Ê M E.

**J**E vous envoie une lettre que je viens de recevoir de Diotime. Si en la lisant, vous aurez sujet de croire que c'est l'amour qui l'a dictée, du moins, ne pourrez-vous pas supposer qu'elle soit l'ouvrage de l'amour content; & n'y trouverez-vous point de quoi m'accuser d'avoir pour ses sentimens plus d'égards que je ne vous le dis. Je lui ai fait une réponse qu'il me paroît inutile de vous détailler, parce qu'elle ressemble à ce qu'en pareille circonstance, & sans en sentir plus que moi, vous avez,

vous-même, écrit mille fois. Je ne lui en donne pas moins un rendez-vous: je n'ai pas besoin de vous dire qu'on en donne, & qu'on en reçoit sans être plus amoureux, & même sans trop savoir quelquefois comment on s'en tirera. Sur cela, comme sur bien d'autres choses, nous donnons beaucoup au hasard; & ce n'est, peut-être, pas ce que nous faisons de plus mal. Comme vous êtes naturellement fort jaloux, j'ai balancé long-tems si je vous instruerois d'une chose assez peu faite pour vous plaire, mais si je vous l'eusse cachée, & que le hasard vous l'eût fait découvrir, ce même mystère que vous n'auriez dû qu'à mon amitié, auroit pu vous paroître partir d'une autre cause. La crainte, enfin, que ce qui n'étoit qu'un égard, ne vous parût une dissimulation, m'a déterminé à vous dire que Diotime consent à se rendre vers la fin du jour au céramique. Pour détourner, s'il se peut, vos idées d'un objet qui, eussiez-vous moins de délicatesse, ne pourroit que désagréablement vous affecter, je vous prie d'aller souper avec Némée, que je livre pour ce soir à toute la fureur de vos desirs. Vous me répondrez sans doute, qu'elle ne vous en inspire

pas : mais dans la position où vous êtes, il vous est si nécessaire qu'elle vous en inspire, qu'il ne se peut point que vous ayez assez peu de philosophie pour vous faire un crime d'une distraction que, par ses rigueurs, Diotime semble elle-même vous prescrire. Si l'amour heureux ne se fait point quelquefois scrupule d'en admettre, une passion malheureuse doit encore moins les rejeter. Ne vous souvenez donc de nous deux quand vous ferez près de Némée, que pour avoir plus d'ardeur à vous en venger. Elle vous attendra. Je sens bien que je ne puis lui commander cette infidélité, sans lui ôter beaucoup, d'abord, du plaisir qu'elle trouvera à me la faire; mais, je me flatte, & moins encore pour elle, que pour vous, que vous sçavez lui faire oublier que je la lui ordonne. Gardez-vous bien, sur-tout, de vous piquer pour Diotime, d'une fidélité que vous ne lui devez pas plus qu'elle-même ne l'exige de vous, & qui ne feroit que vous coûter des plaisirs de la perte desquels elle est si peu disposée à vous dédommager. Némée possède, d'ailleurs (& vous pouvez m'en croire,) tous les charmes qu'il faut pour vous plaire, & même vous occuper. Je n'ignore pas,

de plus, qu'elle vous trouve aimable; & qu'en vous la donnant, je ne fais que la prévenir. Si, ce que je ne crois pourtant pas, vous ne lui trouviez point toute l'ardeur que je vous annonce ici; & que votre vanité lui desirera plus que vous ne pensez, rappelez lui qu'en cet instant même je lui en préfère une autre. Quoiqu'elle soit d'une profession à ne se pas piquer d'une bien grande délicatesse, elle est femme. C'est-à-dire, que si son cœur ne sçauroit être blessé de la préférence que je donne sur elle à Diotime, il est impossible que son amour-propre n'en souffre pas. Ce motif de plus, sans rien ajouter dans le fond au goût que je lui connois pour vous, doit le lui exagérer. S'il ne vous importe point d'en être aimé, il ne doit pas vous être indifférent qu'elle se persuade, ou non, qu'elle vous aime, puisqu'elle ne peut, sans vous en plaire davantage, se faire cette illusion. Vain comme vous me croyez, vous ne douterez sûrement pas que mon intention, en vous envoyant la lettre de Diotime, ne soit de vous donner une preuve de plus de l'empire singulier que j'ai sur les femmes, & de la passion que celle-là conserve pour moi, malgré la conviction où elle paroît être

344 LETTRES  
d'avoir assez mal placé son cœur. Ce n'est, cependant, que pour votre consolation que je desiré que vous la lisiez. Ah ! si vous connoissiez les femmes comme moi, mon cher Axiochus, que cette lettre qui, selon toute apparence, vous paroîtra si cruelle, y répandroit d'espérance & de joie ! Elle s'y plaint, il est vrai, des soins que vous lui rendez, & semble, même, s'en plaindre avec amertume ; mais, pourquoi ne se plaint-elle que de vous, quand Callistrate, Antigènes, Adymante ne doivent pas lui paroître moins épris d'elle, que vous-même, & ne la tourmentent point de leur amour, avec moins de vivacité ? Peut-elle plus se dissimuler leurs desirs que les vôtres ? Si c'est qu'en vous voyant chercher à la rendre sensible, vous lui donnez sujet de vous accuser de respecter peu l'amitié, ceux que je viens de nommer, vivent-ils avec moi moins intimément que vous-même, & peut-elle plus l'ignorer ? Pourquoi donc êtes vous d'eux tous le seul à qui elle fasse l'honneur de le nommer ? c'est que vous êtes le seul qu'elle trouve dangereux pour son cœur. Si elle vous voyoit avec autant d'indifférence qu'elle en a pour eux, elle vous laisseroit infailliblement

ATHÉNIENNES. 345  
dans le même oubli. Peut-elle vous prouver mieux que, malgré elle-même, elle vous distingue de vos rivaux, qu'en se plaignant, comme elle fait, des soins que vous prenez pour lui plaire ? J'ai, vous le sçavez, quelque expérience dans ces sortes de choses ; & je n'ai pas encore vu de femmes qui, pour se consoler de l'abandon de son amant, ne prît celui de tous les hommes de qui, dans le tems qu'elle s'en croyoit le plus aimée, les prétentions paroïssent la blesser le plus. Que la passion qui regne dans la lettre de Diotime, ne soit donc point pour vous une raison de craindre qu'elle ne se rende jamais à vos desirs : l'amour malheureux s'exprime toujours avec plus de véhémence que l'amour content, & quelquefois n'en est pas plus tendre. Comme le bonheur nous affoiblit nos sentimens, l'infortune nous les exagere. Souvent, pour cesser de croire qu'on aime encore, on n'a besoin que d'apprendre qu'on est encore aimé : Cela, par exemple, ne s'éprouve jamais mieux que, quand après avoir craint l'inconstance d'une femme, on la retrouve fidelle. Au reste, ne redoutez rien pour votre amour, du rendez-vous que je donne à Diotime. Il est vrai que mon  
P 5



intention n'est pas qu'il me soit totalement inutile; mais je sçaurai mêler tant d'amertume à mes transports, que, tout délicat que vous êtes, vous-même ne voudriez-vous point que je ne le lui eusse pas donné. J'ai peine à croire qu'elle oublie de me parler de vous, & des persécutions de votre amour: en cas, cependant, qu'elle ne s'en souvint pas, je promets non-seulement de vous rappeler à sa mémoire, mais d'exiger qu'elle vous sacrifie aux craintes que je feindrai. Ce sera, à la vérité, avec si peu de tendresse, & une hauteur si choquante que j'exigerai d'elle ce sacrifice, que, quelque disposée qu'elle pût être par elle-même à me l'accorder, la dignité qu'elle a dans l'ame, ne le lui permettra pas. Je vous exhorte donc plus sérieusement que jamais à la tourmenter de votre amour, & à ne vous pas plus effrayer de la violence de sa première douleur, que des projets d'indifférence éternelle que vous l'entendrez former. Quand, en pareille circonstance, on auroit pas à se fier à l'amour-propre, du soin de consoler le cœur, il n'en seroit pas moins sage de compter sur l'habitude d'aimer, la plus constante, & en même tems, la plus dangereuse de toutes. Ce ne sera, sans doute,

qu'au dépit que d'abord vous la devrez; mais j'ai toujours vu le goût achever ce que le dépit avoit commencé. Vous n'êtes pas, d'ailleurs, fait pour voir Diotime ne donner toujours tout qu'à la vengeance. Que le desir que vous avez de lui plaire, ne vous fasse pas, cependant, brusquer son cœur. Vous aurez, non-seulement à lui faire oublier un ingrat qu'elle y retrouvera, peut-être, plus, & plus long-tems qu'elle ne le voudroit sans doute, mais à lui ôter les idées défavorables que je lui aurai données & de vous, & de l'amour. Vous vous abuseriez si vous croyiez qu'avec une femme de ce caractère, ce fût un ouvrage si facile; mais il se peut que vous ne vous trompassiez pas moins si vous le jugiez impossible. Gardez-vous surtout d'oublier que vous ne pouvez la gagner que par l'excès de votre patience, de votre respect, & de votre soumission; qu'en général, il faut pour triompher d'une femme, plus d'art que d'amour; que le sentiment qu'on a, vaut rarement auprès d'elle le sentiment qu'on sçait feindre; que c'est enfin beaucoup moins aux avantages que j'ai pu recevoir de la nature, que je dois mes succès, qu'au bonheur que j'ai eu jusques

ici, de n'en aimer aucune, & de paroître les adorer toutes. Adieu, songez que Némée vous attend ce soir; & ne vous rappelez qu'aux conditions que je vous ai prescrites, que je vais attendre Diotime, & que ce ne fera pas vainement.



## L E T T R E LXXXI.

*DIOTIME A ALCIBIADE.*

**O**! mon cher Alcibiade, que cette infortunée Diotime qui vous adore, vous occupe peu! Voilà trois jours entiers que vous me privez de votre présence, & que vous m'en privez volontairement! Callicrate, tout accoutumé, tout ardent qu'il est à vous défendre, ne peut plus trouver d'excuses à votre froideur, ni justifier votre négligence. Mais, n'auriez vous point poussé la barbarie jusques à lui prescrire de me laisser toutes mes craintes? De quoi en ce genre votre cœur, en effet, n'est-il pas capable? J'ai sçu, comme tout Athenes, les bruyantes, & trop peu décentes fêtes que vous venez de donner à vos amis dans vos jardins; & ne pouvois pas igno-

rer davantage que Callicrate en avoit été. Je ne lui demandois seulement que de me tromper là-dessus; & l'interrogeois bien moins pour tirer de lui l'aveu de vos crimes, que pour trouver dans le refus qu'il me feroit de me les apprendre, des raisons de vous croire moins coupable. Mon cœur qui cherche encore plus à vous excuser, que vous ne le chercheriez vous-même si vous m'aimiez; & que, cependant, l'amour pût vous permettre d'être si criminel, auroit préféré les infideles récits de Callicrate, à la certitude la plus avérée. Il voyoit avec quelle ardeur je desirois un prétexte pour couvrir une indulgence qui m'est si honteuse; mais le barbare, digne de vous jusques au bout, loin d'avoir pour moi la pitié de m'abuser, sembloit se faire une joie maligne de me faire le récit de vos plaisirs. Eh! qui sçait même s'il ne me les a pas exagérés? Ah! laissez-moi, cruel! le pouvoir de vous hair, où répondez mieux à la malheureuse passion que vous m'avez inspirée. Vous m'aimez, dites-vous; & c'est dans d'autres yeux que les miens que vous allez chercher l'expression de l'amour! C'est dans d'autres bras que vous croyez en trouver les plaisirs.

& que vous les trouvez, peut-être ! ingrat ! eh ! quelles rivales encore me donnez-vous ! Je sçais, ou, pour parler plus juste, je me plais, & beaucoup plus encore pour votre gloire que pour les intérêts de ma vanité, à croire que vous ne les aimez pas ; mais enfin, elles vous occupent, vous partagent, prennent sur votre imagination, séduisent vos sens. En supposant même que, dans ces instans cruels, vous puissiez vous rappeler mon image, quel doit être mon empire sur votre cœur ! Vous me direz, peut-être, ( car combien n'êtes vous pas ingénieux à tromper ! ) que de plus estimables rivales seroient bien plus dangereuses pour moi : mais ne pouvez-vous donc vous dispenser de m'en donner ? Quand vous regnez seul sur mon ame ; quand je vous préfère à ce qu'Athenes renferme de plus à craindre après vous, ne puis-je en obtenir que vous me laissiez du moins ignorer vos égaremens ? Je suis aimée, vous le sçavez : Axiochus, tout votre ami qu'il est, m'adresse les vœux les plus ardens : Eh ! Poseroit-il si, en m'aimant, il croyoit vous déplaire ? Quoi ! vous ne pouvez douter qu'il ne m'aime ; & vous ne le haïssez pas ! O ! mon cher Alcibiade,

cachez-moi une tranquillité d'autant plus faite pour m'outrager, que je puis moins me dissimuler que je ne la dois qu'à votre indifférence. Les dieux me sont témoins que, tout cruels que vous me rendez mes sentimens, je n'ai point cherché, par un art que rien n'excuseroit à mes yeux, à réveiller les vôtres ; à vous forcer par les tourmens de la jalousie, à vous les exagérer peut-être ; qu'Axiochus, enfin, ne peut, malgré sa tendresse pour moi, m'obliger à tourner mes regards vers lui, que lorsqu'il me prononce votre nom. Vous le voyez : je ne veux pas que vous puissiez un seul instant penser que, dans mon désespoir, il pourroit être, quelque momentané que ce fût, l'objet de mon attention ! Mais, lui-même, comment ose-t-il se flatter qu'un cœur tout rempli d'Alcibiade, puisse se rendre à ses desirs ? Hélas ! que je prends d'inutiles soins ! Eh ! comment se peut-il que je croie vous plaire encore en vous parlant de ma tendresse, lorsque tout me prouve si bien que ce ne seroit qu'en vous assurant de mon indifférence, que je pourrois commencer à vous être chère ?